

# NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE

15



ACADÉMIE ROYALE  
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS  
DE BELGIQUE

2020



Interview de Claude Laydu, 26 mai 1963 [en ligne, [www.ina.fr/video/I11213520](http://www.ina.fr/video/I11213520)]. – Interview de Jean-Baptiste Laydu, 10 décembre 2012 [en ligne, [www.20minutes.fr](http://www.20minutes.fr)]. – Site officiel [www.bonnenuit-lespetits.fr](http://www.bonnenuit-lespetits.fr). – Chambre des représentants de Belgique, à Bruxelles, Service des naturalisations.

J. Mousseau, C. Brochand, *L'aventure de la télévision*, Paris, 1987. – Th. Wolf, S. Lenoir, *Génération télé*, Paris, 1994. – D. Sommer (dir.), *Nos années télé*, Paris, 1999. – M. Danval, *Toots Thielemans*, Bruxelles, 2007. – E. Przybylski, *Brel, la valse à mille rêves*, Bruxelles, 2018.

Philippe Caufriez

**LÉONARD, Hubert**, violoniste, compositeur et pédagogue, né à Bellaire le 7 avril 1819, décédé à Paris le 6 mai 1890.

Premier né d'une fratrie de quatre garçons, son acte de naissance mentionne que sa mère, Jeanne Dethier (1799-1868) est « ménagère ». Son père, Henri Léonard (1794-1864), est cordonnier et musicien amateur. C'est avec lui que Hubert apprend les rudiments de la musique. Repéré par le violoniste Auguste Rouma (1802-1874) à l'âge de huit ans, il quitte sa famille pour s'installer à Liège, d'abord chez des parents, puis chez son professeur qui lui dispense ses leçons. Il se produit pour la première fois en concert le 13 mars 1832 au Théâtre de Liège dans un *Concerto* de Louis Spohr et un *Air varié* de Charles Philippe Lafont. Parallèlement aux cours dispensés par Rouma, il est inscrit au Conservatoire de Liège où il devient l'un des premiers élèves de François Prume (1816-1849), lequel avait été nommé professeur à son retour du Conservatoire de Paris alors qu'il était âgé de dix-sept ans.

Ses premiers succès liégeois sont peut-être encouragés par le violoniste Dieudonné-Pascal Pieltain (1754-1833), lui-même mentor de Rouma, qui était rentré à Liège en 1807 après une longue carrière européenne. Ce sont en effet les enfants de Pieltain qui offriront à Léonard les moyens de se rendre à Paris pour se perfectionner au Conservatoire dans la classe de François Habeneck. Il y reste de juin 1836 à juin 1839 puis entame sa carrière professionnelle en jouant au Théâtre des Variétés,

à l'Opéra-Comique, puis, comme premier violon, à l'Académie royale de musique. C'est vraisemblablement au cours de ce séjour parisien qu'il fait la connaissance de son compatriote Henri Vieuxtemps. Peut-être est-ce sous son impulsion qu'il décide d'abandonner le métier de musicien d'orchestre pour se lancer dans une carrière de virtuose.

En 1844, il quitte la capitale française pour une série de concerts en Allemagne. À Leipzig, il fait la connaissance de Felix Mendelssohn, de dix ans son aîné, avec lequel il se lie d'amitié. Il ne cessera de défendre son œuvre et en particulier son *Concerto pour violon n° 2 en mi mineur*. En retour, Mendelssohn le guidera dans ses premiers travaux de composition. C'est ainsi qu'au mois de décembre 1845, Léonard présente son *Premier concerto pour violon* op. 10 au Gewandhaus sous la direction de son ami et mentor. L'accueil très favorable de la presse allemande et le succès subséquent de ses concerts à Bonn, Dresde, Berlin et Aix-la-Chapelle lui permettent de trouver un éditeur (Meyer à Brunswick) et lui confèrent une notoriété enviable de compositeur et de virtuose qu'il va nourrir par une production musicale intense et de nombreux concerts. S'il reste fixé à Liège et continue à habiter chez Rouma, il entreprend des déplacements en Suède (1847), en Angleterre (1848) et en Autriche (1848).

En 1849, il épouse la cantatrice et compositrice Antonia Sitches de Mendi (1827-1914), une cousine de Maria Malibran et de Pauline Viardot. Cette dernière le décrit dans une lettre à George Sand comme « un jeune homme plein de talent et d'avenir [...] mais sans fortune ». Le fantastique réseau de connaissances d'Antonia et de sa famille constituera sa plus belle dot. Grâce à eux, Léonard intègre un cénacle de musiciens et d'intellectuels qui confère un nouvel élan à sa carrière. Si Mendelssohn avait été le premier auditeur de son *Premier concerto*, c'est Charles Gounod, alors protégé de Pauline Viardot qui, le premier, entendra son *Deuxième concerto pour violon* op. 14 « plein de jolies choses et bien fait » (1852). Dès leur mariage, le couple entreprend de nombreuses tournées communes en Allemagne (1850, 1853), au Danemark (1850), en Angleterre (1852), en France (1852), en Russie (1853) avec, durant les mois d'été, de fréquents séjours « avec l'aristocratie du talent » à Spa ou à Ostende.

C'est en 1849 également que Léonard obtient son premier poste de professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles. François-Joseph Fétis en est alors le directeur et, comme à son habitude, il profite des tournées ou des séjours à l'étranger de ses professeurs ou de ses élèves méritants, pour que ceux-ci ramènent dans leurs bagages les manuscrits ou les documents qui lui permettent de constituer sa bibliothèque et de compléter sa *Biographie universelle des musiciens*. Léonard se charge de quelques-unes de ces commissions, mais les relations entre les deux hommes resteront ambivalentes. Dès 1851, Léonard démissionne pour des raisons financières. Il est réintégré en 1853 pour reprendre la classe de perfectionnement de Charles de Bériot, avant de démissionner à nouveau en 1866 suite apparemment à un désaccord avec Fétis. Leurs échanges épistolaires resteront cependant toujours cordiaux.

Si ses fonctions au Conservatoire ne l'empêchent pas de multiplier les tournées, elles lui donnent le goût de la pédagogie. Il se lance dans l'écriture de méthodes pour son instrument en se donnant pour objectif de contrer « l'influence fâcheuse de certains artistes de l'école de Paganini ». Il devient ainsi l'ardent prosélyte de la « belle école [de] Viotti, Rode, Bériot et Vieuxtemps » dans sept publications dont, entre autres, la *Petite gymnastique du jeune violoniste* (op. 40), les *Vingt-quatre études harmoniques dans les différentes positions avec accompagnement d'un second violon* (op. 46) ou les *Premiers principes du violon* (op. 47). Tous ses traités et méthodes seront finalement rassemblés dans son *École Léonard pour le violon*.

Après avoir quitté le Conservatoire de Bruxelles, il s'installe à Paris. Quelques-uns de ses élèves bruxellois l'y suivent et il continue à leur prodiguer son enseignement tout en multipliant les initiatives pour tenter de leur obtenir des emplois sur les scènes parisiennes. C'est aussi à cette époque qu'il commence à s'adonner de manière systématique à la musique de chambre, aidé en cela par Alphonse Duvernoy, pianiste et compositeur qui avait épousé Marianne Viardot, fille de Pauline, et qui crée, en février 1869, une Société de musique de chambre avec Léonard, Martin Marsick, Charles Trombetta et Léon Jacquard. Cette société ne fera pas long feu. En 1870,

lorsqu'éclate la guerre franco-prussienne, la famille Léonard revient à Liège et le directeur du Conservatoire, Étienne Soubre, l'engage immédiatement en qualité de professeur de la classe de perfectionnement de violon et de musique de chambre. Il aura pour étudiants ou élèves Ovide Musin, Arthur Guidé et César Thomson mais n'y professera que deux ans. Après sa démission le 1<sup>er</sup> octobre 1872, il repart définitivement pour Paris.

Le couple Léonard emménage rue des Martyrs, à proximité de l'hôtel de la famille Viardot. Dans ce salon où se réunit une partie de l'*intelligentsia*, il participe aussi bien aux soirées du jeudi, plutôt vouées aux jeux et aux conversations, qu'aux soirées du dimanche, dédiées aux séances de musique. Le jeune Gabriel Fauré qui est introduit dans cette société en 1872 par son professeur Camille Saint-Saëns, décrit avec émerveillement l'une de ces soirées : « Là nous avons joué des charades avec Tourgueniev et Saint-Saëns comme acteurs, Flaubert, George Sand, Renan et même Louis Blanc comme spectateurs ». Les Léonard y sont en permanence et, à partir de la seconde moitié des années 1870, passent de surcroît une partie de leurs étés dans la villa achetée par Tourgueniev et les Viardot à Bougival.

L'autre cénacle musical dans lequel Léonard joue un rôle crucial durant les années 1870 est constitué par la famille de Camille Clerc, industriel originaire du Havre qui, avec son épouse Marie, elle-même d'origine belge, organise des soirées musicales dans leur hôtel parisien et dans leurs deux maisons de Normandie, à Villerville et à Sainte-Adresse. Les Léonard y séjournent également quelques semaines chaque été. Hubert y tient son rôle de violoniste, donne des cours de violon à Marie Clerc, mais semble aussi être l'organisateur des séances musicales, rassemblant les partitions et convoquant les musiciens. Saint-Saëns et surtout Fauré font partie des habitués. Durant l'été 1875, Léonard lui prodigue ses conseils pour l'écriture de la *Sonate pour violon et piano n° 1*. Il assiste aussi au long processus de création de son *Quatuor pour piano* op. 15 dont il sera le dédicataire. Lors de la création de l'œuvre, à la salle Pleyel le 14 février 1880, c'est Musin, l'un des plus prestigieux élèves de Léonard, qui tiendra la partie de premier violon.

Si Léonard défend volontiers les œuvres de

ses contemporains, il est aussi un prosélyte des « maîtres classiques ». Les quatuors de Haydn, Mozart et Beethoven, les quintettes de Boccherini et d'Onslow, les œuvres de chambre de Schumann et de Brahms sont régulièrement inscrites au programme de séances privées et publiques. Il s'engage aussi, peut-être sous l'influence de Fétis et de Mendelssohn, en faveur d'une lecture plus « authentique » de la musique baroque. C'est ainsi qu'on le voit partir en quête de partitions d'un Händel qui ne soit pas « arrangé, augmenté, torturé, changé, etc., etc. ». Cela ne l'empêche pas, pour ses méthodes de violon, de « mettre un accompagnement de piano » à des œuvres de Corelli, Geminiani, Tartini ou Porpora « très bonnes à être présentées aux violonistes avec l'accompagnement réalisé de la basse chiffrée ».

En 1871, lorsque François-Auguste Gevaert accède à la direction du Conservatoire de Bruxelles, il tente de convaincre Léonard d'y revenir, mais ce dernier décline, en partie pour des raisons de santé. Il avait commencé à être sujet à des crises de goutte, qui au fil du temps, allaient parfois l'immobiliser plusieurs mois. Ses activités ne s'interrompent pas pour autant, mais les concerts en soliste et les séances de musique de chambre laissent davantage place à la pédagogie.

Il succombe d'une pneumonie la nuit du 6 mai 1890 et ses funérailles se déroulent à Notre-Dame de Lorette le 8 mai. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise auprès de la tombe de son beau-père et de sa belle-mère Sitcher de Mende. Sa bibliothèque musicale passera dans les mains de Paul Viardot (1857-1941).

Comme compositeur, Léonard laisse 62 numéros d'opus dont cinq concertos pour violon et un nombre important de pièces de caractère pour violon et piano : fantaisies, œuvres de circonstances, suites... Il adapta également, avec le pianiste Jacques Gregoir, 51 thèmes célèbres d'opéra. Son œuvre fut majoritairement publiée aux éditions Schott.

Avec François Prume et Henri Vieuxtemps, il a contribué à l'internationalisation de l'école belge de violon.

Bibliothèque du Conservatoire royal de musique, à Bruxelles ; Bibliothèque nationale de France, à Paris, Correspondance de H. Léonard.

E. Godefroid, *Hubert Léonard virtuose du violon et professeur*, dans *Wallonia*, n° 22, 1914, p. 226-248. – O. Musin, *My Memories. A Half-Century of Adventures and Experiences and Globe Travel written by himself*, New York, 1920. – J. Quitin, *Hubert Léonard*, dans *Bulletin d'information de la vie musicale belge*, n° VIII/6, 1969. – R. Simonis, *Un grand musicien tombé dans l'oubli : Hubert Léonard*, dans *BNB. Revue du personnel de la Banque nationale de Belgique*, n° 9-10, 1970, p. 3-32. – G. Pinsart, *Quelques lettres inédites de violonistes belges – Charles de Bériot, Vieuxtemps, Léonard – au Musée royal de Mariemont*, dans *Revue de la Société liégeoise de musicologie*, n° 57, 1987, p. 8-17. – F.-J. Fétis, *Correspondance*, Sprimont, 2006.

Christophe Pirenne

**LEY**, *Madeleine*, Augusta, Clotilde, Anna, poétesse, nouvelliste, conteuse et romancière, née à Anvers le 5 mai 1901, décédée à Namur le 6 mai 1981.

Madeleine Ley meurt après avoir passé la seconde moitié de sa vie dans un état psychologique nécessitant des soins quotidiens et de nombreuses hospitalisations. Des crises, plus ou moins graves et apparentées à la dépression sévère, ont eu lieu avant cet affaissement définitif de soi. Divers séjours en Savoie, Suisse et Italie, suivis d'un voyage en Pologne, lui seront conseillés. Elle s'y pliera, trouvant dans ces espaces et leurs coutumes matière à ses contes, nouvelles et romans, dont les neuf dixièmes restent toujours à l'état de tapuscrits ou de manuscrits. Les éléments objectifs de sa vie « littéraire » ne laissant en mains que lambeaux et supputations invérifiables (souvent les lettres ne sont même pas datées, l'année manque, le destinataire est difficilement identifiable), il n'y a dès lors que la voie d'une « biographie intellectuelle », qui s'organisera en trois temps : ses réseaux sociaux et idéologiques, son esthétique et la critique contemporaine parue sur ses rares publications.

Sœur cadette du docteur Jacques Ley (1900-1983), Madeleine est la fille de *Marie-Joséphine-Hortense Depoorter* (1873-?) et de *Mathilde-Charles-Auguste Ley* (1873-1956). Les parents se sont épousés à Schaerbeek en 1897. Titulaire dès 1912 de la chaire de psy-